Laurent COLLET, Carsten WILHELM, dirs, *Numérique, éducation et apprentissage. Enjeux communicationnels*

Paris, Éd. L'Harmattan, 2015, 160 pages

Albert Jiatsa Jokeng

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10596>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10596

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 444-445

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Albert Jiatsa Jokeng, « Laurent COLLET, Carsten WILHELM, dirs, *Numérique, éducation et apprentissage. Enjeux communicationnels* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10596> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10596>

peu foutraque, mais souvent pertinente. Il pourra en tirer ses propres conclusions, par exemple s'interroger sur la place tenue par les mythologies dans la construction des *space operas*, avec au tout premier plan celui d'Ulysse, dont *Ulysse 31*, curieusement oublié ici, témoigne de la prégnance. Le néophyte découvrira qu'un univers d'images animées qu'il ignore, voire méprise, est en attente d'exploration et que, loin d'appartenir au seul domaine de la fantasmagorie, il est bien enraciné dans nos mythes fondateurs et dans notre passé proche comme dans notre présent.

Michel Cadé

Cresem, université Perpignan Via Domitia, F-66860
cade@univ-perp.fr

Laurent COLLET, Carsten WILHEM, dirs, Numérique, éducation et apprentissage. Enjeux communicationnels
Paris, Éd. L'Harmattan, coll. SFSIC, 2015, 160 pages

Depuis quelques années, les médias numériques se sont imposés comme principaux supports de communication et de diffusion de l'information. Se fondant sur les calculs informatiques, le numérique facilite le traitement de l'information et de la communication. Dans les pays développés, l'individu moderne est désormais identifié par un numéro matricule, un numéro de téléphone, un téléfax, une sécurité sociale, notamment dans les sociétés occidentales hautement technologisées. Le domaine du numérique devient alors indispensable dans la vie, ce qui pousse les chercheurs à prendre en considération cette donnée (le numérique) dans le cadre des théories d'apprentissages et d'éducation. C'est ce qu'ont voulu faire les organisateurs du XIX^e congrès (juin 2014) de la Société française de l'information et de la communication (SFSIC) à l'université de Toulon dont les actes sont publiés dans cinq volumes représentant les axes prioritaires arrêtés pour la circonstance. Le présent volume dirigé par Laurent Collet et Carsten Wilhem, intitulé *Numérique, éducation et apprentissage. Enjeux communicationnels*, mobilise les réflexions des chercheurs qui questionnent les modalités d'insertion et d'utilisations de ces nouveaux paysages et techniques informatiques dans le secteur de l'éducation, notamment avec les MOOC (*massive online open course*). Après avoir déterminé l'apport des SIC dans le processus d'apprentissage, il explore les outils susceptibles de favoriser la culture du numérique.

Pour ce qui est des modalités d'insertion et d'utilisations de ces nouveaux paysages et techniques informatiques à l'école, Pierre Moeglin (pp. 19-28) analyse les vrais enjeux des MOOC. Tout en montrant que ce n'est pas un phénomène nouveau, il insiste sur la technicisation

et la rationalisation qui permettent d'aboutir à « l'industrialisation du secteur ». Cette industrialisation se manifeste par la systématisation des MOOC et passe par le financement des plateformes, ainsi que l'intermédiation entre les concepteurs du programme et les usagers. Tout compte fait, on se rend à l'évidence que cette industrialisation est un vaste marché dont de grandes firmes (Google, Apple, Amazon, etc.) se partagent les dividendes. Un tel projet ne pouvait donc être gratuit, philanthropique. C'est dans cette perspective que Carsten Wilhelm (pp. 29-42) revient sur cette médiation des SIC et, surtout, sur l'avènement de nouveaux médias qui poussent désormais vers une « démocratisation » (p. 33) de l'accès au savoir. Cette dernière faisant dire à Victoria Péres Labourdette Lembé (pp. 43-52) que l'on peut « extraire des données pédagogiques de ces MOOC » à des fins heuristiques sans tomber sous la coupe de la loi française en ce qui concerne l'exploitation des données informatiques et de l'internet.

Ouvrant le deuxième volet de la réflexion, Julien Pierre (pp. 53-64) fait une incursion dans l'univers de Facebook et même de tous les réseaux sociaux pour évaluer leur rôle dans le processus d'amélioration du rapport de l'être à soi-même. Il observe la trop grande présence des vulgarités relayées par les réseaux sociaux (même si l'on ne nie pas leur importance dans l'information et le partage des données) et relève l'urgence de socialiser, éduquer et élaguer ce secteur de ces tares qui empêchent sa réelle exploitation en tant qu'outil numérique. Des réseaux sociaux à l'éducation, le pas est franchi par Dima Hanna et Séraphin Alava (pp. 65-78) qui, à partir d'une enquête auprès de 230 professeurs des écoles primaires de la Haute-Garonne, concluent qu'il existe une « corrélation personnelle [avec] les variables du développement professionnel tel que : la recherche de nouvelles méthodes, la préparation des cours, l'échange et la réflexion sur l'acte d'apprentissage/enseignement » (p. 76). Pour eux, il s'agit de montrer que les programmes internet accélèrent et améliorent l'enseignement primaire, notamment en dehors du cadre scolaire ; l'enseignant devant s'exercer en permanence afin de se mettre à jour (p. 70). À leur suite, s'inscrivant cette fois-ci du côté de l'élève, Sidonie Gallot (pp. 79-100) analyse l'utilisation des tablettes en situation de classe. Sa réflexion aboutit à un constat amer : bien qu'on ne puisse pas nier l'importance de l'utilisation des tablettes en classe, il n'en demeure pas moins que cette action a des limites, d'où la nécessité de cultiver en même temps la culture du livre. Par ailleurs, l'observation de Cathia Papi et Thierry Gobert (pp. 101-120) est tout aussi préoccupante quand ils

considèrent que les enseignants d'université n'utilisent pas assez les TIC de l'éducation (TICE) dans le cadre de l'enseignement, ce qui n'encourage pas les étudiants à exploiter ce vaste champ heuristique. Bien sûr, cet argument est discutable dans la mesure où les données postées par les enseignants peuvent être illicitement exploitées, contrefaites et par conséquent improductives pour tous. De plus, la mise en place d'un cours en ligne supprimerait l'« autorité » de l'enseignant en salle. Christine Develotte (pp. 121-131) pose un autre problème : celui de la transmission des savoirs linguistiques par écran. Elle pense que les sujets exploitant ces données doivent recevoir une formation technique spécifique car, elle s'interroge : « S'agit-il de former par le numérique ou de former au numérique, voire à la "culture numérique" ? ». Bien sûr, le débat n'est pas nouveau – par exemple, voir les développements sur les questions intermédiaires par Thierry Lancien et Marie-Julie Catoir (« Écrans et médias », *Médiation et information*, 34, 2012) –, mais il est intéressant, comme le fait Christine Develotte, de revenir et d'insister sur cette formation continue. Anne Cordier (pp. 133-144) invite les enseignants à être humbles et à accepter quelque fois d'être incompetents face à la manipulation de certaines plateformes numériques d'où la nécessité de formation continue. Edgar Morin, dans « Quelle Université pour demain ? Vers une évolution transdisciplinaire de l'Université » (*Motivation*, 24, 30 avr.-2 mai 1997), invitait déjà les enseignants à se comporter parfois en ignorants en invitant « les éduqués à se former par les plus éduqués ». On pourrait en faire autant en ce qui concerne l'utilisation du numérique. L'enseignant doit donc redéfinir ses niveaux informatiques afin de brouiller le rapport apprenant/enseignant. Pour conclure, Bastien Louessard et Philippe Cottier (pp. 145-146) estiment que les pratiques des environnements numériques de travail (ENT) renforcent la relation famille-école. Pour eux, on ne doit pas croire que la famille a démissionné du processus d'apprentissage. Elle y contribue toujours à travers des programmes spécifiques et en devenant ainsi un partenaire de l'école.

Au terme de la lecture du volume, on ne peut s'empêcher de penser qu'une telle réflexion reflète un monde occidental et hautement connecté. Si nous savons tous que les pays du Tiers-Monde se connectent aussi sur les mêmes serveurs, il aurait été souhaitable de passer par ce milieu où l'informatisation de l'enseignement souffre encore d'un manque de planification, d'adaptation et même de niveau. Par ailleurs, en dehors de Christine Develotte qui aborde une incursion dans le domaine de l'intermédialité, il est regrettable que ce concept phare soit presque

ignoré. Pourtant, il aurait pu permettre d'ouvrir des perspectives nouvelles qui auraient participé à renforcer la production du sens. D'ailleurs, l'informatique, l'internet et les réseaux sociaux constituent aujourd'hui un champ de prédilection des nouveaux paysages heuristiques et intermédiaires.

Albert Jiatsa Jokeng

LLEC, ENS de Maroua, Cameroun, CM

jiatsajokeng_al@yahoo.fr

Jean-Claude DOMENGET, Valérie LARROCHE, Marie-France PEYRELONG, dirs, *Reconnaissance et temporalités. Une approche info-communicationnelle*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et civilisation, 2015, 290 pages

Dirigé par Jean-Claude Domenget, Valérie Larroche et Marie-France Peyrelong, cet ouvrage explore, à travers 12 contributions, le lien entre reconnaissance et temporalités. L'originalité de la démarche réside dans une articulation de ces deux concepts qui tient compte de la dimension temporelle entre les acteurs, celle de « l'épaisseur temporelle », avec pour ambition leur inscription dans le champ des sciences de l'information et de la communication (sic). Les auteurs convoquent tour à tour les apports de la théorie de la reconnaissance telle que définie par Axel Honneth « en interrogeant la possibilité d'ajouter aux trois degrés de reconnaissance [...] – l'amour, le droit, la solidarité – une quatrième entrée située dans le temps » (p. 9), avec une référence privilégiée aux travaux d'Hartmut Rosa. Que ce soit du point de vue de l'individu ou de celui du collectif, la quête de reconnaissance est ici questionnée comme un processus qui s'inscrit dans la durée, au-delà de la vision à court terme souvent privilégiée par les organisations contemporaines.

Le livre réussit le pari de porter un nouveau regard sur la relation entre reconnaissance et temporalités au-delà des acceptions communément étudiées de la reconnaissance en sciences humaines et sociales. L'apport théorique et empirique des conclusions de toutes les contributions contribue à pallier le manque d'approches info-communicationnelles dans les recherches actuelles qui traitent de la relation entre les deux concepts, relation peu établie par ailleurs. À cet effet, les auteurs convoquent des concepts clés en sic tels les dispositifs socionumériques, les identités ou encore la visibilité.

Riche en définitions, l'introduction (pp. 15-33) présente habilement la relation entre la thématique principale de ce projet collectif (issu d'une réflexion collective initiée et portée par le laboratoire Elico) et les concepts